

V. Oulianov dans les cercles ouvriers de Pétersbourg

Alexandre Iline²⁵

Je me rappelle l'année 1887. Je n'avais alors que 17 ans. Pour la première fois dans ma vie, j'assistais à une grande réunion d'ouvriers. C'était au-delà de la porte de Moscou, et jusqu'à ce jour ne s'est pas effacée de ma mémoire l'impression qu'y ont laissée les premières conversations « libres » d'ouvriers conscients. Peu après, la même année, on m'avait introduit dans des cercles ouvriers. Je me souviens des premiers dirigeants de ces cercles, les ouvriers Savéliév, Lopatine. Autant que je me rappelle, seuls les ouvriers du port de Saint-Pétersbourg faisaient partie de ces cercles, et à l'époque déjà, il y avait pas mal d'hommes conscients.

Dans la période écoulée entre 1887 et 1891, je m'étais complètement transformé. Je sentis naître en moi des besoins nouveaux. Il n'y avait rien qui pût égaler à l'époque mon amour des livres. Je lisais avec avidité tout ce qui me tombait sous la main. C'est cette année-là que je fis connaissance avec les ouvriers qui dirigeaient le travail des cercles, les camarades Chelgounov, Keiser (tué par les blancs à Kharkov) et Néoustroïev. Le camarade Chelgounov nous trouvait des conférenciers parmi les étudiants révolutionnaires et nous approvisionnait en littérature.

L'année suivante, je dirigeais déjà quatre cercles ouvriers simultanément. Chacun de ces cercles comprenait cinq personnes (c'était une règle chez nous) ; l'un de ces cercles était situé dans les environs de la Tchernaiïa Retchka, près de l'usine de constructions mécaniques de Goldberg, un autre se rassemblait dans l'île Vassilievski, chez le serrurier Eisenstrandt, les deux autres se trouvaient dans le quartier Péterbourgskaiïa. Le plus populaire était celui de la Tchernaiïa Retchka. Vladimir Alexandrovitch Kniazev, ajusteur de l'usine de constructions mécaniques de Iakovlev, un des ouvriers les plus conscients du prolétariat pétersbourgeois de l'époque, dirigeait ce cercle parallèlement avec moi. Ce cercle se réunissait deux fois par semaine (tandis que les autres ne se rassemblaient qu'une seule fois).

Un représentant des intellectuels révolutionnaires, le camarade Silvine (que nous connaissions tous sous le pseudonyme de « Siline »), venait souvent à notre cercle. Le camarade Silvine s'intéressait à tous nos besoins, il nous fournissait souvent de la littérature, nous aidait matériellement et aussi nous envoyait des conférenciers qui nous étaient particulièrement nécessaires. D'habitude, cela se passait ainsi : Kniazev et moi, nous communiquions aux membres du cercle tout ce que nous savions sur la question donnée, nous causions avec eux sur des thèmes politiques, analysions des livres lus, mais, en fin de compte, la nécessité se faisait sentir de connaissances plus profondes que ni Kniazev ni moi ne pouvions avoir. Et alors nous avions besoin d'un conférencier qui aurait pu éveiller l'intérêt de notre auditoire restreint, mais sensible et exigeant.

Dès l'été 1894, nous avons prévenu le camarade Silvine que nous avions besoin d'un conférencier sur des questions de l'économie politique dont ni Kniazev ni moi ne savions presque rien. Mais le temps passait, et les réunions de notre cercle, où nous avions tous commencé de si bon cœur notre travail culturel, se faisaient de plus en plus fastidieuses.

25 Iline, Alexandre (1870- ?). Depuis l'âge de 14 ans, travailla aux chantiers navals de Pétersbourg. En 1891, fit partie du cercle ouvrier de Chelgounov. En 1892, prit une part active aux cercles ouvriers clandestins dirigés par Lénine. Arrêté en 1896 et en 1897 pour trois ans dans la province de Viatka. (Note MIA)

Je me souviens d'une soirée sombre et pluvieuse de l'automne 1894. Je cheminai vers la Tchernaiia Retchka, tout en pensant au thème de la réunion de ce soir et sentant qu'il n'y avait pas de thème, mais que personne de nous ne se déciderait à mettre fin à nos études. Au moment de mon arrivée, tout le monde était déjà réuni dans la petite pièce. Nous avons commencé la causerie, nous nous mîmes à discuter des événements de ces derniers jours. Le thème ne venait pas. On frappa à la porte de notre chambrette qui se trouvait sous les combles. Un coup d'œil nous persuada que nous étions au complet. Nous pensions : Peut-être, c'est le camarade Silvine ? « *Entrez.* » Un homme de taille moyenne, trapu, une petite barbe au menton, entra dans la chambre. Il était sans pardessus et portait un large veston et un chapeau aux larges bords... Il se nomma, je ne me rappelle pas maintenant ce nom, et dit qu'il était envoyé par le camarade Silvine.

Du premier coup d'œil, tout nous sembla nouveau en lui : il avait l'aspect d'un intellectuel, avec une petite calvitie, des yeux perçants, un parler inhabituel, nerveux et rapide. Dès la première soirée, la façon dont il écoutait chacun de nous, le don d'expliquer d'une manière très simple des choses « savantes » qui nous paraissaient inaccessibles, firent de cet homme notre favori.

Durant tout l'automne et tout l'hiver de 1894, Vladimir Ilitch Oulianov (le camarade Silvine me fit connaître bientôt le prénom, le patronyme et le nom de cet inconnu²⁶) venait dans notre cercle.

J'ai conservé jusqu'à présent dans ma mémoire des fragments de ses conférences populaires sur l'économie politique, ses réponses spirituelles, sa manière souvent mordante de caractériser certains personnages. Je me souviens de Vladimir Ilitch tel qu'il était au cours de l'hiver 1894-1895. En pardessus de demi-saison, sans col de fourrure, par une température qui atteignait de 15 à 20° en dessous de zéro, il n'oubliait pas notre cercle, et, s'il lui arrivait de manquer, la fois suivante, il nous disait pourquoi.

Dès le début, Vladimir Ilitch Oulianov se montra bon et attentif à mon égard. Il me questionnait plus souvent que les autres sur la vie de l'usine et des ouvriers, et quelques jours après la première visite de Vladimir Ilitch, Silvine me pria de venir le voir chez lui (à l'époque, Silvine était étudiant et vivait rue Sadovaïa, au coin de Ekaterinhof). Dans la petite pièce du premier, je trouvai, en plus du camarade Sylvine, Vladimir Ilitch. Tout de suite après mon arrivée, Silvine s'en alla, et je restai en tête-à-tête avec Vladimir Ilitch.

Après avoir dit qu'il travaillait à un livre, il me pria de répondre de la façon la plus précise aux questions qu'il allait me poser, et ajouta que c'était très important pour lui. Ses premières questions se rapportaient à la fondation de notre usine, et j'étais en mesure de lui communiquer des faits très exacts, car, il y avait un certain temps, cela m'avait intéressé moi-même. Il s'ensuivit de l'inscription sur la cale couverte de notre chantier naval qu'il fallait considérer 1825 comme la première année de son existence. Je le dis à Lénine qui inscrivait toutes mes réponses. Il m'interrogea en détail sur la fondation des ateliers où avaient travaillé autrefois des « ouvriers de carrière » (c'est-à-dire des soldats envoyés au chantier). Ces soldats, après 25 ans de service militaire, à cause de quelque délit qu'ils avaient commis, devaient travailler jusqu'à la fin de leurs jours au chantier pour un salaire de misère.

Pendant nos rencontres du soir, je fis connaître à Vladimir Ilitch bien des faits concernant les amendes qui absorbaient littéralement tout le gain de l'ouvrier. Vers la même époque, on avait nommé chef du chantier le général Verkhovski, connu pour son despotisme, qui avait introduit des « commissions de tarif ». Mais alors que ces commissions évaluaient le travail, disons, à 5 roubles, on

26 Un autre membre du cercle, V. Kniazev, dit dans ses souvenirs que les membres du cercle ignoraient le prénom, le patronyme et le nom de Lénine.. (N. R.) [voir le récit précédent]

ne payait, sur son ordre, que 2 ou 2,50 roubles. Cet état de choses engendrait des grèves, et chaque fois, quand il y avait des troubles ou de nouvelles exigences des ouvriers, j'en parlais en détail à Lénine.

Je me souviens qu'une fois Vladimir Ilitch me questionna sur la création de la comptabilité à notre chantier. Je lui dis tout ce que je savais, en citant même quelques chiffres. « *Et moi, voici quelles données je possède* », me répondit-il vivement, tirant de sa poche une note toute couverte de chiffres. Le lendemain, je me rendis sans tarder à la comptabilité et le comptable Kliavé (son fils était mon camarade) me fournit les renseignements les plus précis. À notre prochaine rencontre, je transmis ces données à Lénine, et il s'avéra qu'elles étaient plus près de celles que je lui avais communiquées au début que des siennes.

Vladimir Ilitch et moi, nous restions d'habitude dans l'appartement du camarade Silvine de 8 heures à 11 heures du soir. Notre dernière rencontre dans cet appartement eut lieu le 20 octobre 1894. Je me rappelle tout particulièrement cette date parce qu'en allant au rendez-vous avec le camarade Oulianov, j'avais acheté un journal du soir qui annonçait la mort d'Alexandre III. – Vous savez, Alexandre III est mort, dis-je en entrant dans la chambre et montrant le journal. Le camarade Oulianov, en souriant, fit un calembour que je n'arrive pas à me rappeler maintenant malgré tous mes efforts.

Au printemps (je crois que c'était au début du printemps), le camarade Oulianov ne se montra plus à nos réunions et, comme m'avait dit par la suite le camarade Silvine, on apprit qu'il était parti à l'étranger²⁷.

J'appris vers la fin de 1895 qu'il était rentré à Saint-Pétersbourg, alors que des arrestations avaient commencé dans notre organisation. On savait déjà qu'il y avait des provocateurs par – mi nous. On parlait ouvertement d'un de ces provocateurs, c'était le dentiste Mikhaïlov qui avait fréquenté tous nos cercles et avait même assisté à nos réunions avec Oulianov à la Tchernaiïa Retchka. Les premières arrestations nous mirent sur nos gardes. Une fois, nous nous sommes entendus avec Kniazev et deux étudiants pour donner rendez-vous à Mikhaïlov quelque part dans le quartier Péterbourgskaiïa, lui proposant de venir et de donner ses explications.

— Vous êtes un provocateur, dit un des étudiants lorsque Mikhaïlov entra dans la chambre. Ses réponses entrecoupées et ses protestations n'avaient impressionné personne, et nous l'avions invité d'une façon catégorique à quitter pour toujours nos cercles...

Plus tard, Mikhaïlov fit plusieurs tentatives pour m'entraîner dans la conversation et renouveler nos relations, car vers ce temps-là, je connaissais beaucoup de monde. Probablement, il comptait sur moi, et c'est pour cette raison, je crois, qu'on m'avait arrêté un peu plus tard que tous les nôtres : le 22 août 1896.

En janvier ou en février 1897, lorsque je me trouvais en détention préventive, à la prison de la rue Chpalernaïa, j'appris qu'Oulianov, Silvine, d'autres encore étaient déportés en Sibérie pour trois ans. Alors l'idée m'était venue que c'était peut-être Mikhaïlov qui les avait trahis, comme il avait trahi nous-mêmes. Je n'ai pas pu vérifier cette supposition par la suite.

Peu après, en été de la même année, on m'avait déporté pour trois ans dans le gouvernement de Viatka, ville de Glazov, avec plusieurs ouvriers de Pétersbourg, organisateurs de cercles dans les milieux prolétariens de notre ville. Je ne suis rentré à Pétersbourg que trois ans et demi plus tard, en 1901.

Lénine tel qu'il fut, tome 3. Moscou : Éditions du Progrès, 1965, pp. 25-29.

²⁷ Lénine partit à l'étranger le 25 avril (7 mai) 1895. (N. R)